

Ouverture, Assemblée générale de la CORREF

Lourdes, le 18 novembre 2025

Chers amis

« L'espérance, un engagement en faveur du monde ».

Titre ambitieux s'il en est. Et pourtant c'est bien le cœur de nos existences à la suite du Christ, embarquées dans un monde à feu et à sang, polarisé comme jamais, où toute conversation peut devenir un affrontement.

Il y a quelques jours, le 13 novembre, nous faisons douloureusement mémoire des 10 ans des attentats de Paris et de Saint-Denis : le Stade de France, les terrasses et bars la Bonne Bière, le Comptoir Voltaire, la Belle Équipe, le Petit Cambodge, le Carillon, Casa nostra et la salle de concert le Bataclan. 132 morts, 1500 blessés ou touchés.

Aujourd'hui toujours la supplique du psalmiste hante les tragédies contemporaines : *Où est-il ton Dieu ?* (Ps 42, 11) Ou pour le dire comme Constantin Sigov, *Où est le Créateur à l'heure du danger mortel ?*¹ Drames de nos proches, de nos communautés, de nos sociétés, de ce monde brisé. Espérance ô combien éprouvée.

Nous l'écouterons avec admiration, gratitude et émotion samedi matin, Constantin Sigov, philosophe, ancien directeur d'études associé à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et mélomane. Resté au cœur de la tragédie de l'Ukraine, provoquée par le crime de la Russie et de son dirigeant. Nous écouterons sa lassitude, son courage, sa volonté, son intelligence et sa culture, ceux de son peuple. Nous écouterons son édifiante résistance, y compris par sa vie intellectuelle et artistique, sa puissance spirituelle sous les missiles et les drones. Constantin sera avec son amie – et la nôtre – Anne Marie Pelletier, elle aussi très engagée dans la résistance spirituelle et son soutien constant à nombre d'intellectuels résistants et dissidents. Chaque jour, recommencer. Espérer et tenir, envers et contre tout.

Elle hante aussi, cette question immémoriale, la vie des victimes de violences sexuelles, spirituelles, d'abus de pouvoir et de confiance au sein de l'Église.

Nous écouterons jeudi le rapport de Véronique Le Goaziou et Sylvette Toche, puis Antoine Garapon et Maylis Kappelhoff-Lançon, 4 ans après la CIASE. Fracas des personnes victimes, vie méprisée, réifiée, dignité humiliée, âme trahie, parole interdite. Le mal commis est irréparable qui a plongé l'enfant, l'adulte en vulnérabilité dans le « pays des ténèbres. »² Maisons d'Église, les nôtres, devenues parfois des abris de prédateurs qui ont dévoyé leur âme et où des consentements meurtriers rendirent possibles l'impunité. Mais il y a aussi le courage, l'incroyable courage des personnes victimes de vouloir et de pouvoir se redresser quand, enfin, une parole fait ce qu'elle dit et énonce : *je vous crois*. Le courage et l'espérance aussi, quand nos Instituts, nous-mêmes, prennent la mesure des transformations nécessaires avec une modestie indispensable, une constance vitale, une humanité partagée. Quand nous acceptons de rendre compte. Nous relever ensemble en quelque sorte sans cesser d'entendre le chagrin, la colère, le viol de l'âme, la question abyssale du mal, d'y faire face. De les éprouver. Le vivre avec les personnes victimes, avec leurs compétences expérientielles. Nous n'aurions pas pu entamer ce chemin sans elles et sans les femmes et les hommes de bonne volonté

¹ Constantin Sigov, *Le Courage de l'Ukraine*, avec la collaboration d'Anne Marie Pelletier, Cerf, 2023, p. 174

² Neige Sinno, *Triste tigre*, P.O.L. 2023

qui sont venus travailler avec nous, avec leurs expertises et expériences et surtout leur humanité, comme les membres de la *Commission Reconnaissance et Réparation*. Je les remercie déjà très profondément et chaleureusement. Maintenant, il nous faut continuer, persévérer, travailler la dimension systémique, y compris théologique. Ne rien lâcher. Ce qui ne demandera pas moins de courage et d'engagement de notre part.

Permettez-moi de rappeler ce que disait le cardinal Aveline lors de son discours d'ouverture d'assemblée plénière des évêques de France, ici même, il y a quelques jours : « *j'ai acquis la conviction qu'il nous faut aussi approfondir la portée théologique de cette crise, ce qu'elle permet de mettre au jour comme failles de nos ecclésiologies, ce qu'elle invite à corriger dans notre théologie et dans l'organisation de notre vie ecclésiale.* »

Nous écouterons aussi des supérieurs/es majeurs/es parmi nous témoigner de comment l'espérance les tient, du creux de ce qu'il faut traverser de douloureux, de difficile. Espérance éprouvée quand mon Institut va vers sa fin, en accomplissement. Espérance bouleversée, meurtrie quand il faut faire face à la réalité des violences sexuelles et des abus. Espérance acharnée quand mes sœurs, mes frères, vivent au cœur du drame de la guerre et de la violence et de leurs cohortes de malheurs. Ou quand ils sont au milieu de femmes et d'hommes en grande précarité. Espérance pour restaurer la dignité intrinsèque de tous, pour contempler la vie qui veut vivre.

C'est bien là, avec toutes les larmes du monde, quand les sangs d'Abel contiennent tous les enfants d'Abel qui ne verront jamais le jour³, que l'espérance devient une question sérieuse et notre engagement indéfectible en faveur des femmes et des hommes. « ... si même maintenant l'humain n'a pas été tué en l'homme, alors jamais le mal ne vaincra. »⁴ Il n'y a pas d'espérance chrétienne sans la conscience vive de la réalité telle qu'elle est : tragique, bouleversante, désarmante, magnifique. Il n'y a pas d'espérance sans la conscience de la vulnérabilité autant que de la force, sans le consentement à perdre nos illusions de puissances, de vérités trop rapides au profit de la souplesse de qui cherche avec d'autres. L'espérance est pèlerine et nous assigne à prendre son chemin déterminé et humble. Elle est là notre espérance, lorsque nous regardons avec lucidité, sans esprit de comparaison la vie, nos vies, nos congrégations, notre Église, nos sociétés telle qu'elles sont aujourd'hui, et que nous confessons à cet endroit-là que notre Dieu est indéfectiblement avec nous. C'est là que se situe l'espérance qui nous décentre de nous-mêmes, de nos préoccupations légitimes et quotidiennes, vers l'intelligence de notre Dieu, vers le souci des autres, vers l'engagement que nous soyons des vivants, en faveur des plus malmenés de l'histoire.

Oui, une « espérance sans évidence » comme le disait le fr Bruno Cadoré, lors de son intervention au colloque de la revue *Vies Consacrées*, il y a quelques semaines, à Paris.

Une espérance alors d'autant plus nécessaire, vitale. Être ses témoins là où justement la vie est, où l'absurde guette. En fin de compte se tenir dans la tourmente du mal, de son abîme, de sa question sans réponse. Sans être englouti.

Je repense à ce que disait Patrick Goujon, lors de ce même colloque : « Je crois que les violences correspondent exactement au mal contre lequel le Christ se bat. Il se bat contre une forme de mal surprenante, les tentations qu'il subit lui, la trahison de Judas, le reniement de Pierre ». Du dedans donc. Non le mal venu d'ailleurs. Mais celui de l'intérieur de nous-mêmes, de nos communautés, des sociétés dont nous sommes partie prenante. Le mal devient *ce contre quoi on lutte et ce en dépit de quoi on espère*⁵ écrivait Paul Ricoeur, après le suicide de son fils.

³ Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts, Petit traité de consolation*, Grasset, 2021, p. 205-222.

⁴ Vassili Grossman, *Vie et destin*. Cité par Anne Marie Pelletier dans son avant-propos au *Courage de l'Ukraine* de Constin Sigov, op. cit. p. 21.

⁵ Paul Ricoeur, *Le mal, Un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, 1986.

Là est ce que Bruno Cadoré nommait aussi « consoler l'espérance ». Combattre le mal à la manière du Christ et déceler toutes les résistances du bien, tous les éclats de lumière, le bien qui est fait, la vie qui refuse d'abdiquer et grignote. Toutes celles et ceux engagés en ce monde, en notre Église, avec nous dans nos missions et communautés et qui tissent du lien, construisent, imaginent, créent, restent disponibles. Espérer pour eux, avec eux.

Espérer l'avenir, persévérer à le préparer, entrer en résistance d'humanité. Rester sensibles. « *Je ne connais qu'un devoir, agrandir le champ de la sensibilité et agrandir le domaine de la responsabilité individuelle.* » écrit le poète Joë Bousquet⁶. Ou comme dit la philosophe Laurence Devillairs, « pour qu'une action morale ait une chance d'être accomplie, pour que l'autre soit un vis-à-vis et non un passant, il faut cette sensibilité éthique (...) L'attendrissement, cette disponibilité éthique qui fait répondre présent à un ennemi à vaincre : l'inaction. Ce que nous appelons l'attendrissement éthique : le fait d'être affecté par le bien. »⁷

C'est là notre vocation de femmes et d'hommes, notre heureuse convocation de baptisés. Et je suis sûre que notre ami et frère Adrien Candiard, qui va prendre maintenant la parole, saura avec vigueur et acuité nous emmener sur ce chemin.

Très belle et chaleureuse assemblée.

*Véronique Margron, op.
présidente*

« Si c'était avec de l'eau pure qu'elle voulût faire des sources pures, jamais elle n'en trouverait assez dans sa création. Mais c'est justement avec les eaux mauvaises qu'elle fait ses sources d'eau pure. Mais c'est aussi pour cela qu'elle est l'Espérance. [...] Maintenant, comment elle s'y prend pour faire de l'eau pure avec de l'eau mauvaise, de l'eau jeune avec de l'eau vieille, des jours jeunes avec de vieux jours [...] des âmes levantes avec des âmes couchantes, des âmes courantes avec des âmes stagnantes ? Comment elle y réussit, comment elle s'y prend, ça, mes enfants, c'est mon secret parce que je suis son Père. »

Le Porche du mystère de la deuxième vertu, Charles Péguy⁸.

⁶ Dans *D'un regard l'autre*, Verdier, 1982

⁷ Laurence Devillairs, *Être quelqu'un de bien, Philosophie du bien et du mal*, PUF, Points Essai, 2019, p. 190-191.

⁸ Charles Péguy, *Œuvres complètes, Volume 5 Œuvres de poésie*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1917.